



Le MORVAN

MAI 1980

« Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre »

Joseph PASQUET

NOTRE PAGE

Les textes proposés pour la page du Morvan qui paraît chaque fin de mois, devront parvenir, si possible, en deux exemplaires, avant le 10 de chaque mois, au responsable, M. Marcel Barbotte, La Comaille, 71400 Autun (tél. (85) 52.15.35).

NOTRE BULLETIN

Toutes communications concernant le Bulletin de l'Académie du Morvan, notamment pour l'envoi des fascicules déjà parus, sont à adresser au directeur de la publication, M. Marcel Vigreux, à Ménéssaire, 21340 Liernais.

Un Morvan qui s'efface

Pages extraites du livre « Les Balcons du ciel », de Marcel Barbotte, images et souvenirs d'un Morvan d'hier, illustré par Claude Pallot (1).

... En juillet, notre instituteur, M. Leroy, présentait une journée de cinq ou six élèves au certificat d'études. L'examen se passait à Luz, où nous nous rendîmes dans le char à bancs d'un fermier, père d'un de nos petits camarades. Nous fûmes, je crois, tous reçus. Pour cette dernière confrontation au niveau des études primaires, je devançais François Cornillon à la proclamation des résultats, mais c'était, sans doute, parce qu'on les proclamait par ordre alphabétique. Ce succès collectif marquait, pour nous tous, le terme de notre séjour à l'école communale.

À la rentrée, j'étais inscrit dans une E.P.S., à une vingtaine de kilomètres. Je connus tous les agréments de l'internat : dortoir, réfectoire, études surveillées, promenades en rangs, les jeudis et les dimanches, sous la conduite d'un pion, mais je m'accommodais assez bien de cette vie nouvelle. Au lieu d'un maître d'école qui nous dispensait les notions de son omniscience limitée, nous avions des professeurs pour chaque matière. J'ai ainsi abordé, sans qu'il m'en reste, hélas ! grand chose aujourd'hui, les arcanes de l'algèbre et de la trigonométrie, appris les applications du principe d'Archimède, la loi de Mariotte, le secret des vases communicants, confondu obstinément les acides et les bases, et tout ce que j'ai retenu de la chimie, c'est que l'on fabrique de l'hydrogène avec $\text{SO}_4 \text{H}_2 + \text{Zn} = \text{SO}_4 \text{Zn} + \text{H}_2$ qui se dégage. L'intérêt, beaucoup plus certain, que je portais aux lettres et à l'histoire rachetait mes médiocres notes dans les sciences dites exactes.

Aux vacances, j'échappais pour un temps à l'internat et aux études, mais je n'éprouvais pas un désir impatient de retrouver la cour déserte de l'école de filles. Mes camarades changeaient de décor et d'ambiance, moi pas. Heureusement, pour les grandes vacances d'été et pour celles de Pâques, ma mère me laissait aller seul, par le train, chez mes grands-parents, qui habitaient près d'Autun. Là, c'étaient vraiment des vacances !

Aussi, lorsqu'elle décida que je poursuivrais mes études à Autun même, au cours complémentaire transformé, depuis, en C.E.G., cette perspective m'enchantait : l'air que j'allais respirer était celui de mes vacances, la petite ville, le pays, m'étaient familiers.

Je fus accueilli, dans la classe préparatoire au brevet, par une équipe de copains, qui sont demeurés mes amis. Ceux qui n'habitaient pas à Autun même venaient de Cussy, d'Etang, de Dracy ou de Roussillon. Ils roulaient les « r » que c'en était une bénédiction, et il nous arrivait, au plus fort de nos jeux, de parler le patois dans la cour de récréation. Cette langue — car c'en est une avec son vocabulaire et sa syntaxe — mes grands-parents la parlaient entre eux et avec leurs voisins. Je l'avais parlée à l'école communale. Quelques-uns de mes condisciples du cours complémentaire ont disparu, mais pas leur souvenir ; d'autres ont fait leur petit bonhomme de chemin, certains ont eu une réussite plus brillante, et ceux qui restent se retrouvent toujours avec plaisir.

Notre magister, M. Beauchamp, était un maître de la vieille école, qui connaissait et aimait son métier et, surtout, connaissait et aimait ses élèves. Il se faisait de la laïcité une conception exigeante, trop respectueuse de la libre pensée d'autrui pour chercher à imposer la sienne. Ses leçons d'instruction civique et de morale (on étudiait ces matières, en ce temps-là !) portaient la marque de cette objectivité. Son enseignement était précis et clair, il nous le dispensait avec une fermeté que nous jugions parfois excessive, mais dont, par la suite, nous avons pu mesurer les bienfaits.

On me prit une carte d'abonnement au « Tacot », pittoresque petit tortillard qui s'époumonait à quarante à l'heure, deux fois par jour, trois fois les jours de foires, à parcourir les trente-cinq kilomètres qui séparent Autun de Château-Chinon. Il s'arrêtait à une petite halte, simple poteau métallique fiché dans le talus de la route, à huit cents mètres de la maison de mes grands-parents, me déposait à Autun un quart d'heure avant la rentrée de 8 heures et me ramenait le soir vers 5 heures. En principe, car, l'hiver, dans les montées, et malgré les jets de vapeur



ou de sable sous les roues motrices, la locomotive patinait sur les rails verglacés, et j'arrivais en retard au premier cours. Ce bolide quittait Autun en faisant frissonner de toute son armature le pont métallique qui enjambait alors l'Arroux, puis longeait la route de Château-Chinon en suivant bien sagement sa gauche, sans s'occuper du qu'en dira-t-on. Mais cette contrainte était bien pénible pour un petit tacot épris de fantaisie et, à la première occasion, il faisait un crochet à gauche ou à droite pour aller musarder à travers prés et champs. On ne le revoyait plus, reprenant son souffle qu'à l'arrêt des petites gares ou stations qui jalonnaient son parcours.

Les wagons, au nombre de deux ou trois, se prolongeaient par une plate-forme fermée de chaque côté de la voie par un portillon, et l'on pouvait ainsi,

en une enjambée, passer de l'un à l'autre. Ce que faisait d'ailleurs le contrôleur pour poinçonner les billets, et comment ne pas l'imiter ? Pour les garnements dont j'étais, cet exercice ne présentait d'attrait que lorsque le train était en marche. C'était, bien sûr, strictement défendu, mais quand le contrôleur était occupé dans le wagon d'à côté, nous nous y risquions, en faisant attention de ne pas rater notre enjambée. Nous étions alors plus agiles qu'aujourd'hui ! Le contrôleur, quand il nous surprenait, menaçait de nous botter les fesses. Il ne l'a jamais fait, mais nous ne l'aurions pas volé !

Marcel BARBOTTE

(1) Edité chez Delayance, à La Charité-sur-Loire. En vente dans les librairies de la région.

Nous sommes heureux de reproduire la première partie d'une conférence prononcée par Jean Severin, à l'assemblée générale de la Société des Auteurs de Bourgogne, le 16 juin dernier, à Château-Chinon. Nous en publierons la suite dans une prochaine page. L'on ne saurait, en effet, résumer sans l'amoindrir ou le dénaturer cet éloquent et substantiel survol de la littérature morvandelle.

Evoquer la littérature du Morvan, c'est d'abord parler des rapports entre la terre et les hommes, telle le génie de la race et son expression artistique ont été modelés, animés — au sens fort : animus et anima — par un sol.

Ce Morvan, ma patrie, il m'est difficile d'en parler sans amour. Il me tient plus encore que je ne le possède. Pour la plupart d'entre vous, Bourguignon d'une autre Bourgogne et d'une autre histoire, le Morvan est ce promontoire raboté par les siècles, une ligne bleue sous laquelle palpite la forêt gauloise, une île de solitude avec son parc naturel et ses lacs, une sorte « d'ailleurs » vers lequel le rêve ou l'imagination ne conduisent guère vos pas.

Pendant longtemps, le Morvan est venu à vous avec ses galvachers, ses nourrices, ses bûcherons, ses cueilleurs de blé ou de raisin, sa réputation hirsute et dépoitraillée, plus que vous n'alliez à lui. Et il est difficile, en vérité, de penser unanimement Morvan puisque ce pays, unique par la géographie, a subi le scalpel des chirurgiens politiques qui l'ont démembré, confié en bout de table à quatre départements. Le petit parent pauvre de la Nièvre, de l'Yonne, de la Côte-d'Or, de la Saône-et-Loire. L'oublié, trop souvent de l'histoire, de l'économie, des grands chemins de civilisation et même, avant Dupin, des routes tout court. D'où son orgueil et sa pauvreté. Certains pays se donnent. D'autres, tel le mien, se conquièrent. Mais c'est toujours une histoire d'amour. Le Morvan, en définitive, seul le porte et le sent celui qui l'a reçu par filiation dans sa chair et sa mémoire.

Ce pays pauvre, ce pays replié — si beau, si pur dans son essence — a traversé sans une ride, avec ses traditions et son langage, des siècles de silence et d'immobilité. Seuls l'émouvaient les guerres qui fauchaient pour leurs charniers de tragiques moissons de jeunes vies. Mais chaque année, désormais, par l'exode, il perd un peu de son âme et de son sang. Les villages jadis pleins comme un œuf, les paroisses autrefois unanimes se dépeuplent et l'on court le risque du désert, du mouiroir pour les vieux et les retraits de toute sorte, si une exigence nationale n'éclaire pas un proche avenir. Et la littérature, que je n'oublie pas, n'aura-t-elle à chanter bientôt, sur un air de vielle, que la ritournelle du temps passé ? Souvenirs, souvenirs...

Cette littérature, je ne l'oublierai pas non plus en évoquant l'homme morvandien. Comment expliquer, en effet, que les lettres aient donné pendant si longtemps peu de fruits (et les arts aussi, car les maîtres d'œuvre, les sculpteurs, les tailleurs de pierre de La Madeleine, de Saint-Lazare, de

Saint-Andoche, venaient des cloîtres et des granges de Cîteaux), sinon par l'isolement, la civilisation pastorale et bûcheronne enfermée dans ses oucyes et ses taillis, et par un trait de l'âme celle qui nous vient peut-être des druides. La vie, c'était la famille ; c'était le métier, l'outil, la charrie ou la cognée, non la plume. Au-delà commençait le rêve, le discours intérieur qui ne s'écrivait jamais, mais se parlait quelquefois quand la chaleur d'un feu de bois, la mélancolie d'une veillée d'hiver ressemblaient des frères en Morvan.

Jusqu'à la République, le Morvandiau a été l'homme d'un patois puisé aux sources du latin bâtard que véhiculaient les légionnaires de César. Franchie l'école primaire, quand elle existait, on revenait très vite à un langage qui épousait les travaux et les jours, de la naissance au cimetière, mais balbutiait par ignorance ou pudeur devant les émotions de l'âme et les raffinements de l'esprit. Mon grand-père parlait patois au curé, à l'instituteur, au châtelain de son village. Il n'endimanchait ses phrases, comme il disait, que devant les gendarmes et le notaire, des exilés. Un patois, pour devenir une langue écrite, a besoin d'un choc de civilisation. Il lui faut aussi un génie, un sourcier qui capte les forces profondes d'une race et les multiplie dans le miroir des mots. Nous n'avons pas eu de Mistral.

De plus, le Morvandiau, né pauvre, avait rarement le privilège d'une culture. Il continuait, de père en fils, le sillon, l'outil ou le flottage. Toute ascension dans l'échelle sociale, en milieu paysan, relevait d'un miracle que l'Eglise ne reconnaissait pas. C'était presque trop bourgeois pour être honnête. Nous avons été longtemps les Indiens de la Bourgogne.

Par exemple, passez en revue les écrivains du XIX^e siècle ou de l'aube du XX^e. On trouve quelques docteurs en rupture de malades, quelques oisifs en mal de lyrisme, mais avant tout un gros bataillon de curés et d'instituteurs, les uns et les autres « instruits » par la force des choses, les premiers se réservant les monographies et la petite histoire, en guise de sermon, pour montrer l'action de la Providence, les seconds cultivant la vie quotidienne, les coutumes, avec des digressions morales pour exalter les vertus de la République. Et tous ont des caractéristiques communes. Ils ne sont pas ce qu'on appelle des écrivains ; ils meublent leurs loisirs par l'écriture. D'autre part, ils ne produisent jamais, si j'ose dire, pour l'exportation. Ils se contentent de célébrer, sur toute la gamme de la lyre ou de la plume d'oie, la liturgie du Morvan seul pour les seuls Morvandiaux. Ah, ils n'étaient pas expansionnistes !

Avons-nous tellement changé ?

Non, le génie du Morvandiau, dans le passé, était ailleurs. Je le connais bien : il a imprégné mon enfance. Il s'affirmait dans une civilisation orale, baignée de songe et de légendes, produisant des maîtres de sagesse et de vie, tous ces conteurs nourris de la terre-mère qui infusaient dans le tissu quotidien le souffle du merveilleux, du cocasse ou du tragique. Que de Billebaude ai-je vue vivre avant de les entendre, magnifiées, sur les lèvres des grands vieillards ! Que de meneurs de loups, de sorciers blancs, de mages noirs ont traversé mes nuits ! Que de souvenirs écoutés à la petite porte de l'Histoire, puis transformés en épopée par les strates de générations successives et la magie des mots ! Mais hélas, désormais, autant de trésors enfouis, disparus. La parole s'envole avec le vent et l'on ne fait pas de la vie avec des cendres refroidies, d'autant plus que la télé, actuellement, crée un lac de silence autour de l'image et que la neuve civilisation des loisirs projette l'homme hors de lui-même.

Reste l'écriture. Mon homme à moi, c'est d'abord Vauban. Non pas le maréchal de France, l'ingénieur du roi étranglant les villes ennemies, fortifiant les frontières de terre et de sel, mais celui qui, dans son « Traité sur l'Election de Vézelay » et ses lettres innombrables, a parlé de son Morvan sauvage avec une tendresse bourrue et parfois proche des larmes. Il n'écrivait pas ; il dictait à la Napoléon, harassant quatre secrétaires. Mais si le génie consiste à saisir la vérité avec un œil d'aigle, à l'asséner dans un mouvement où l'épée la dispute à la plume, à n'oublier jamais le sang des victimes et la misère des humbles dans un siècle où le peuple était trop souvent une manière de bétail, alors Vauban est un écrivain inspiré.

Je parlais du patois tout à l'heure. Eugène de Chambure, poète à ses heures, fermier, prédécesseur de François Mitterrand comme conseiller général de Montsauche, nous a rendu un fier service avec son « Glossaire du Morvan ». Il a fixé avec bonheur un moment de la langue à l'heure où commençaient à jouer des forces de décomposition. Il serait trop facile, donc stupide de lui cherer des poux dans la tête à propos de l'érudition et des langues comparées. Nous sommes en 1878 et la linguistique est au berceau. Mais le « Chambure », comme on le « Larousse » ou le « Robert », reste une mine où viennent puiser, sans toujours le citer, bien des amateurs de pépites. Il aura bientôt un grand frère et un monument élevé par notre ami Claude Régnier, sous le patronage de l'Académie du Morvan, avec le soutien des conseils généraux de la Nièvre et de la Saône-et-Loire, du Parc national du Morvan et du conseil régional de Bourgogne.

Des historiens, hélas, nous n'en avons point qui aient saisi le Morvan entier dans son travail d'enfantement, qui l'aient suivi à travers le creuset des races, les

nommes et celle des âmes. Renchie dans le miroir des événements. La tâche est immense, obscure aussi. Que d'archives ont brûlé dans les feux de joie des conquêtes et de la Révolution ! Mais combien je souhaite l'avènement d'un nouveau Joseph Pasquet pour ajouter cette pierre d'angle qui manque à notre Morvan !

Il serait aidé d'ailleurs, par beaucoup de travaux partiels. Si vous avez au XVIII^e siècle votre Courtépée de Saulieu, nous avons au XIX^e notre abbé Baudiau et son « Essai géographique, topographique et historique sur le Morvan ». Pour fabriquer un Baudiau, la recette est simple, si le cœur vous en dit : petit et grand séminaire, vicariat à Château-Chinon, une paroisse à Dun-les-Places, un âne ou une jument grise selon les années, un amour du pays presque aussi profond que l'amour de Dieu, et l'on part sur les chemins gaulois, on fouille les paroisses, les châteaux, les abbayes, et le soir, à la chandelle, après le bréviaire et avant complies, on entreprend une monographie sur chaque ville et village. Adorable abbé Baudiau, si pur, un peu naïf, un peu trop respectueux quand il manie la brosse à reluire, mais un trésor de renseignements qu'il faut passer au crible.

Sur le plan de l'histoire, j'aimerais citer les travaux de l'abbé Parat, consacrés à l'Avallonnais, le livre de l'abbé Charraut : « Dans l'ombre du Morvan » qui prolonge Baudiau pour le canton de Montsauche, l'œuvre pieuse ou savante de l'abbé Vannereau sur Moulins-Engilbert, la présence du Morvan dans le beau travail de Marthe Gauthier : « Au carrefour des trois provinces ». Nous avons de Joseph Pasquet, qui ressemblait tellement au Morvan — front de granit, regard de lac, taillis de la barbe — qu'il donnait l'impression de se peindre lui-même en parlant du vieux pays, un grand livre : « Le Haut-Morvan et sa capitale Château-Chinon ».

Comment ne pas évoquer aussi, dans l'histoire de l'art, le trésor des Editions Zodiaque, au monastère Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire, qui font jaillir l'art roman de la conscience du peuple, lui donnent sa spiritualité et sa dimension historique : la part de l'homme, la part de Dieu ; les travaux de Georges Barbier qui donna son nom, son talent, sa vie à Saint-Andoche, de Saulieu, et ceux du chanoine Grivot sur Saint-Lazare d'Autun : tant de poésie, d'humour, d'amour, de science, que le bon chanoine mérite une place dans le tympan du Jugement Dernier, à la droite du Christ en Majesté dont il a retrouvé la tête, sous la forme d'un ange joulif et bourguignon voltigeant parmi les pampres d'une vigne paradisiaque ?

Comment oublier les études, mémoires, monographies des sociétés savantes — Autun, Avallon, Saulieu — et de l'Académie du Morvan ? Comment oublier enfin le grand ouvrage scientifique de Jacqueline Bonamour : « Le Morvan, la terre et les hommes », l'œuvre monumentale et précieuse de Joseph Bruley : « Le Morvan, cœur de la France », un

journal de la civilisation — et je salue ici le docteur Olivier, Chancelier perpétuel de l'Académie du Morvan — qui donnent à notre histoire ses racines d'hommes et de sol.

Mais très souvent, plus que d'histoire et de science, il s'agit d'un voyage sentimental à travers les mœurs, les traditions, la part du rêve, de l'éternel retour qui pousse une fleur bleue dans le terroir de notre enfance. Nous avons tous deux Morvan, l'un dans le cœur, l'autre qui frétille au bout de notre plume. Et il faut reprendre le mot de Pascal : « C'est toujours la même balle que l'on lance, mais l'un la lance mieux ».

Que citer ? « A travers le Morvan », du docteur Bogros, un chant d'amour sur un pipeau rustique ; « Le Morvan », d'Emile Blin, très riche sur les traditions ; « Morvan », de Constantin Weyer, la patte d'un grand écrivain, un effort pour interioriser un pays qui n'était pas le sien ; « En Morvan », de notre Joseph Pasquet, le Morvan des bœufs, des carrioles, des auberges, de la famille, des travaux et des jours, un Morvan vécu, possédé comme une seconde nature ; « Mon village sur Cure », de Dom Bénigne Defarges, une œuvre de piété filiale, tout ce qui, dans les gisements de l'enfance, prépare un prêtre, un moine de la Pierre-qui-Vire ; « Morvandiaux mes frères », de Julien Dache, à lire à Onlay, sous le poirier pieutot de Julien, devant la maison du père et un paysage qui est un état d'âme, et l'on découvre la fidélité à une race et un terroir, le culte des sources de vie dans le vert paradis des jeunes années ; « Au temps des Bâculots », « Au temps du Pilon », de Claude Pallot, le vieux Creusot revisité avec les sabots de l'enfance ; « Des histouaies du canton de Ved'la », de Marguerite Doré, une fleur du patois vézélien ; « En suivant la Teurlée », de Marguerite Janvier, un pèlerinage de haute sève dans le Morvan Sud ; « Les filles du Morvan », d'Odette Ploud (et elles sont très jolies, les filles du Morvan !).

Et j'aimerais saluer ici une romancière pour laquelle j'ai beaucoup d'admiration et d'estime, Marlène Clément. Son œuvre, qui a reçu l'honneur des grands jurys, n'est pas toute vouée au Morvan, mais elle y puise sa tendresse et son humanité, et l'on y retrouve aussi cette rumeur de feuillages et d'eaux vives, cette odeur de feu de bois, cette solitude qui sont notre apanage.

Nous avons nos poètes, beaucoup de poètes, et c'est le trait d'une race austère, silencieuse, que de se délivrer de la peine des jours par un trille d'alouette. Mais cette poésie d'une inspiration si fraîche, ce bouquet de fleurs des champs du Morvan, manque sans doute des rythmes puissants, du cri que lance une conscience déchirée devant le destin de l'homme et du monde. Personnellement, à l'école primaire, j'ai appris le poème — en même temps que le français, car je parlais patois, comme tout le monde — à travers Louis de Courmont et l'abbé Chaventon qui m'a enseigné aussi le Bon Dieu. (A suivre)

Le grand flot

par Daniel HENARD

Le flottage des bois du Morvan a fait l'objet de nombreuses études, mais à notre connaissance, les compagnons de rivières n'avaient pas été les héros d'un roman, avant que Daniel Henard écrivit « Le grand flot ».

Professeur de lettres, auteur d'ouvrages historiques, il a fondé, sur des personnages et des événements réels, son émouvante reconstitution d'un métier devenu légendaire et son tableau d'une lutte contre les inégalités sociales. Juste Bourdon, le protagoniste du roman, conduit des trains de bois depuis Clamecy jusqu'à la capitale, et parcourt cinquante lieues à pied pour revenir chez lui et retrouver sa femme et son fils. Travail dangereux : Il suffisait de manquer un pertuis, de heurter une pile de pont, de fermer les yeux sur un coup de fatigue, pour se retrouver dans l'Yonne glacée, emporté comme un rat crevé au fil de l'eau. Métier de misère : même en dehors de l'époque des basses-eaux, le chômage sévit, aggravé, pour certains, par le favoritisme, salaire ignoble de la délation. Jurés-compteurs, gardes, agents de la compagnie sont informés des faits et gestes des « meneurs », dont le seul tort est de vouloir une répartition plus équitable des flots de bûches, afin que chaque flottage ait du pain.

A Clamecy, à Paris, Juste Bourdon lie connaissance avec d'autres militants et participe à leur combat. La République est proclamée, mais en juin 1848, Cavagnac réprime l'insurrection ouvrière. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, le prince-président, approuvé par deux plébiscites, devient empereur des Français.

Tranchant sur l'apathie géné-

rale, les floteurs de Clamecy, animés par Juste Bourdon, répondent par une résistance désespérée. Leur lutte est par trop inégale. Recherché par la police et les friseurs, Juste trouve refuge dans une ferme. Dénoncé, arrêté, traduit devant un conseil de guerre, déporté dans une enceinte fortifiée, il meurt en 1853 à l'île du Diable, près de la côte de la Guyane française. L'accablement est grand dans la colonie, a-t-il écrit à sa femme, dans sa dernière lettre. Nous sommes ici au fond de la misère humaine, avec la douleur de nous voir mourir jour après jour. De la sobriété du style de l'écrivain naît le pathétique du dénouement de son livre. La veuve de Juste Bourdon n'entend pas les cris qui s'élèvent des quais de l'Yonne : Du pain ! Du travail ! Du pain ! Du travail ! Elle a froid, elle frissonne, elle pleure.

Grand flot de l'Yonne, grand flot de la colère et de l'amertume : ce roman passionnant est tout à la fois une page d'histoire et un hommage aux compagnons de rivière, pour qui flotter : c'était livrer bataille sur bataille... Ponts, méandres, pertuis, autant de places fortes à enlever avec, pour seule arme, une longue perche de bois. Non, pas tout à fait. Avec la force dans les bras aussi, et l'intelligence dans la tête.

Roger DEMUX.

Le départ des floteurs

Chaque flottage, accompagné de son p'tit homme, se rendit sur son train et procéda aux ultimes vérifications avant le départ, tandis que les commis de navigation s'assuraient que tout le monde partirait avec sa lettre de voiture. Au-dessus d'Armes, en amont de Clamecy, les meneurs d'eau avaient fait ouvrir les vannes afin de vider les biefs, créant ainsi la

crue artificielle qui emportait les trains à partir de 9 heures. Les floteurs détachèrent le chantier qui retenait leur radeau à la rive, puis, leur longue perche d'avallan en main, se mirent à guetter l'arrivée de l'écluse.

Les cloches de l'église de Châtel-Censoir sonnèrent neuf coups. Le grand moment était arrivé. Les hommes sentirent sous leur plancher de bois le courant prendre de la vitesse. « La pointe de l'eau ! », crièrent commis et gardes, plantés sur la rive.

Alors, un à un, poussés par les floteurs, aidés des p'tits hommes, les grands radeaux s'éloignèrent du bord, gagnèrent la pleine eau, puis s'abandonnèrent à la puissance du courant. Spectacle impressionnant : semblable à un monstrueux animal brun, la rivière se mettait en marche.

Jambes écartées, mains serrées sur sa perche, Juste prenait la brise à pleins poumons, il goûtait avec un plaisir intense la fraîcheur de l'air, la limpidité du ciel, le roulis du radeau. Mais très vite, il lui fallut s'arracher à la griserie. En aval de Châtel-Censoir, une succession de méandres confisquait l'attention. Dès l'amorce de la première courbe, par appui de sa perche sur le talus herbeux, Juste contraignait la proue à garder ses distances par rapport à la rive. Seulement, les méandres se suivent et ne se ressemblent pas. Tout y est affaire de calcul et de connaissance parfaite de la rivière. Pour éviter de s'engager sur un bossier, il était, ici, nécessaire de longer la berge, là, de s'en éloigner. Vigilance, technique, expérience, on n'était bon flottageur que si l'on possédait au meilleur degré ces qualités.

Daniel HENARD.

(« Le grand flot », nouvelles éditions Baudinière, 6, rue des Moulins, Paris).

NOS CONTES

Simple histoire d'eau

Moins imprévoyante que la Perrette du bon La Fontaine, mais certainement tout aussi mignonne, Marie se rendait chaque matin à la ferme des Gruyots emplit son bidon d'un bon lait crémeux et onctueux à souhait.

La voyant repartir ce matin-là, la mère Dupuy se mit à songer, Marie lui était apparue bien coquette avec son joli foulard de soie noué autour du cou et son brin de poudre sur les joues, il est vrai que sa piété bien connue évitait d'avoir de mauvaises pensées à son égard, pensez que tous les jours, avant de se rendre au presbytère, Marie s'arrêtait à l'église pour faire ses dévotions.

Enfin, la fermière recomptait, un litre de lait pour M. le curé, un litre pour les Sœurs, un litre pour la vieille mère Laroche et autant pour sa voisine, la Louise Dupont, ça faisait bien les quatre litres que

prenait régulièrement Marie, alors ! restait Beaujard qui, bien qu'accusé par la rumeur publique de préférer la chopine, recevait lui aussi son litre de lait. Discrètement la mère Dupuy mena son enquête, elle trouva chacun satisfait, louant la gentillesse de Marie, flairant cependant une supercherie elle suivit Marie durant sa distribution, après avoir attendu patiemment que la mignonne ait terminé ses prières, rien, pas d'arrêts illicites et encore moins de passage à la fontaine.

Ce matin-là, le curé se rendit à l'église plus tôt que d'habitude voulant redresser un confessionnal quelque peu branlant, Marie entra, il l'observa en silence et la vit se diriger vers le bénitier, au lieu d'y tremper discrètement les doigts elle plongea à trois reprises le couvercle de son pot à lait et en versa le contenu dans son

réipient. Surprise par le prêtre, la pauvre tomba à genoux, marmonnant un « Ave » et demandant à être entendue en confession.

Le manège durait depuis trois mois, trois mois que M. le curé voyait son eau bénite s'évaporer chaque matin pensant qu'une faille minait la pierre séculaire, trois mois que Beaujard, païen convaincu, vaguement franc-maçon et pourfendeur acharné de soutanes, buvait sa ration d'eau bénite. Innocente Marie, elle reçut l'absolution en jurant que le diable l'avait tentée.

— Cinq litres, ce matin, mère Dupuy, figurez-vous que le père Beaujard ne veut plus boire de vin, il prétend que le Bon Dieu lui a parlé.

— Il ne faut s'étonner de rien par ces temps, répondit la fermière en mesurant son lait.

H. DUCROS.